

D'une Allemagne, l'autre *Good Bye, Lenin!*

Richard Bégin

Volume 22, numéro 1, hiver 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bégin, R. (2004). Compte rendu de [D'une Allemagne, l'autre / *Good Bye, Lenin!*]. *Ciné-Bulles*, 22(1), 2-5.

D'une Allemagne, l'autre

PAR RICHARD BÉGIN

Devenu un véritable film-événement en Allemagne, **Good Bye, Lenin!** arrivera en mars sur nos écrans précédé d'une réputation fort enviable : au moins six millions de spectateurs dans ce pays seulement et une critique littéralement tombée sous le charme. Le troisième long métrage de Wolfgang Becker n'en finit plus de séduire et semble, étonnamment, réunir dans l'unanimité générale une seule Allemagne, dont il fait pourtant de la déchirure d'hier le récit d'une cicatrice toujours actuelle. Assurément, le retentissant succès européen de **Good Bye,**

Lenin! révèle à la fois l'inévitable résurgence d'une sensibilité populaire trop longtemps refoulée et l'impact que peut avoir un certain cinéma national sur l'imaginaire collectif d'une communauté partagée entre la culpabilité, l'espoir et l'utopie. Mais, hormis son incontestable réussite au guichet, qu'a donc de si formidable ce film que personne n'oserait lui refuser le statut prochain d'œuvre-culte?

Good Bye, Lenin! c'est certes l'histoire, connue et maintes fois racontée, d'une chute — celle, historique, du mur de Berlin —, mais, étrangement, c'est peut-être surtout l'histoire de cette Histoire qui fait du récit de Wolfgang Becker un véritable et troublant constat. Il s'agit du récit d'une famille de l'ex-RDA qui, malgré l'effritement d'une frontière et l'inévitable capitalisation d'un mode de vie jusqu'ici socialo-communiste, s'évertue à mettre en scène dans une pièce de la maison familiale une Histoire d'ores et déjà condamnée à ne plus être, une Histoire désormais contrainte à « avoir été ». Voilà sans doute la magie de ce film poignant; Wolfgang Becker ne réécrit pas l'Histoire, mais donne une chance à ceux et à celles qui en ont été bannis de survivre un instant et d'« être encore », ne serait-ce que le temps de croire à cette survie. Et c'est dans cette survie factice et illusoire que le film se propose d'offrir à son spectateur une perspective historique de l'Histoire que nos manuels pédagogiques semblent déjà avoir relégué au rang de folklore communiste. En somme, **Good Bye, Lenin!** fait le récit d'une autre Histoire; celle que l'idée capitaliste du progrès juge dorénavant d'après les conditions économiques et sociales qu'elle a elle-même érigée en dogme.

Il y a Histoire et Histoire

Good Bye, Lenin! nous replonge dans le Berlin-Est de 1989 au beau milieu de la mouvance politique qui allait voir s'effondrer en l'espace de quelques semaines plus de 40 ans de communisme. Alex (Daniel Brühl), un jeune adolescent idéaliste, milite pour le changement



Le contrechamp de notre page couverture : la mère abasourdie devant une statue de Lénine déboulonnée! L'une des scènes clés du film.

Good Bye, Lenin!

de régime au moment même où sa mère (Katrin Sass) s'entête, dans un prosélytisme convaincu, à porter en étendard les valeurs promises par le socialo-communisme. Lors d'une soirée de manifestations, Alex sera mis en état d'arrestation sous les yeux hagards de sa mère. Frappée de stupeur, cette dernière, déjà affaiblie par un équilibre mental précaire, sera terrassée par un foudroyant infarctus et sombrera sitôt dans un long coma de huit mois. Ce sommeil sans rêves lui fera rater les grands bouleversements sociaux et politiques que l'Allemagne connaîtra alors. À son réveil, les médecins conseilleront à Alex d'éviter de faire subir à sa mère le moindre choc émotionnel; un choc qui pourrait, selon eux, lui être fatal. Soucieux de son rétablissement, Alex fera alors tout en son pouvoir pour épargner à sa mère l'image d'une Allemagne nouvelle aux yeux de certains, défunte aux yeux des autres.

Pour arriver à ses fins, le jeune homme s'emparera de la chambre maternelle, transformée en lieu de convalescence, et y plantera le décor d'une Allemagne qui, dorénavant, n'existera plus que dans l'imaginaire de sa mère. Entourée d'un mobilier habituel et d'objets communs, cette dernière ne pourra se douter du spectaculaire changement social ayant eu lieu et, par conséquent, pourra continuer à vivre une Histoire qui, pour nous, n'est déjà plus. D'une certaine manière, **Good Bye, Lenin!** souffle sur cette pellicule de poussière finement retombée de la chute du mur et permet ainsi à une Histoire qui s'oublie rapidement de survivre dans ce qui en reste; dans ses décors, ses vêtements et ses objets usuels. Alex ne sauve pas qu'une mère, il permet à la parole de celle-ci d'exprimer, encore, un espoir aujourd'hui vaincu. Alex sauve une certaine Histoire de l'oubli et, en ce sens, le film de Wolfgang Becker prouve dans une troublante poésie qu'on ne peut faire et refaire l'Histoire qu'en images et que ces images ne sont, somme toute, que récit. Le tout est de savoir à quelle narration nous devons notre Histoire.

Good Bye, Lenin! nous apprend peut-être ceci de primordial : il y a l'Histoire qu'on aime se raconter et celle qu'on veut bien nous raconter. Et, malheureusement, on ne nous raconte guère plus l'Histoire des hommes et des nations que du point de vue des vainqueurs. Les références — les guerres et les catastrophes — sont certes les mêmes d'un côté comme de l'autre, les dénouements ne sont pourtant jamais semblables, que l'on soit conquis ou



Le fils (Daniel Brühl) récoltant des « symboles » d'une époque révolue.

conquérant, victime ou agresseur. L'Histoire des livres, l'Histoire des bancs d'école, ne retient toujours qu'une version; celle à qui le crime « nécessaire » — la guerre — ou la chute d'un régime a profité et profite toujours. Le point de vue des vainqueurs, c'est la chute du mur de Berlin racontée, dans une forme épique, par un capitalisme conquérant et libérateur; c'est le communisme des pays de l'Est raconté, dans une forme ubuesque et tragi-comique, par les historiens d'un Occident pétri de bonnes mœurs. Voilà l'Histoire qu'on nous raconte; l'Histoire qu'on croit être la vraie, à la fois aveuglé et persuadé que notre liberté « à nous » en apporte l'indéfectible caution.

« Se » raconter l'Histoire, par contre, c'est se permettre une chose qui n'en est pourtant pas moins vraie; c'est s'offrir le luxe d'une parole parmi les cris de joie, les exclamations et les palabres officielles; c'est donner la voix à ceux qui vivent du côté des vaincus, à ceux qui ont regardé, contemplé et jugé l'autre versant du mur. Le mur a deux visages et il est faux de croire qu'à sa chute il ne s'en est formé qu'un seul. Si, toutefois, c'était vraiment le cas, une cicatrice nous rappelle néanmoins que

Good Bye, Lenin!

35 mm / coul. / 121 min /
2002 / fict. / Allemagne

Réal. : Wolfgang Becker
Scén. : Bernd Lichtenberg
et Wolfgang Becker
Image : Martin Kukula
Son : Wolfgang Schukrafft
Mus. : Yan Tiersen
Mont. : Peter R. Adam
Prod. : Stefan Arndt -
X Filme Creative Pool
Dist. : Les Films Séville
Int. : Daniel Brühl, Katrin
Sass, Chulpan Khamatova,
Maria Simon, Florian Lukas

l'histoire de ce visage n'est pas seulement celle d'une réunification, mais également celle d'une dénégation, d'une souffrance et d'une déchirure. « Se » raconter l'histoire d'une cicatrice n'a rien d'un révisionnisme outrancier, bien au contraire, c'est prendre la véritable liberté de laisser survivre les traits particuliers de ce complexe visage qui, à force d'histoires conquérantes et triomphantes, risque incessamment de sombrer dans l'oubli ou, pire, dans l'uniformité promulguée par le seul récit et les seules images du vainqueur. Une cicatrice n'est pas une blessure, mais bien ce qui nous permet de nous raconter à nouveau l'origine d'une chute. À ce titre, **Good Bye, Lenin!** « se » raconte l'origine d'une perte et, du même coup, donne une parole salvatrice à une certaine Allemagne dont on a déjà oublié le nom. **Good Bye, Lenin!** fait renaître; **Good Bye, Lenin!** se souvient.

Se raconter un espoir oublié

L'ex-RDA est le théâtre d'une comédie douce-amère. Tout en étant d'un comique parfois burlesque mais toujours efficace, celle-ci n'en demeure pas moins empreinte d'une mélancolie qui, sans apitoiements et larmoyantes nostalgies, laisse entrevoir les dommages « collatéraux » que tout changement social et politique entraîne inévitablement dans son sillage : de la perte d'identité et d'idéaux à la difficile épreuve de l'espoir déçu. Dans un récit qui se refuse le recours à un ridicule mani-

chéisme (le mauvais Est contre le bel Ouest), **Good Bye, Lenin!** nous démontre avec un touchant humanisme que l'espoir n'appartient pas qu'au vainqueur mais que le vaincu avait aussi ses espoirs, différents mais tout aussi valables et, de ce fait, racontables. On ressort du film avec bien des questions. Ainsi, pourquoi le vaincu devrait-il maintenant, et à jamais, taire ses espoirs déçus? Parce qu'ils sont inactuels? Est-ce une honte d'avoir un jour espéré la réussite du communisme et la chute du capitalisme? Le profond humanisme de **Good Bye, Lenin!** réside, d'une part, dans la remise en question de l'Histoire officielle comme seule perspective morale et, d'autre part, dans le refus de sombrer dans la mélancolie coupable que celle-ci propose aux nostalgiques de l'Est — les « Ossies » ou « ostalgiques » (surnom donné aux anciens Allemands de l'Est) — par le biais d'un idéal capitaliste frauduleusement érigé en valeur sociale et politique.

Avec **Good Bye, Lenin!**, Wolfgang Becker nous a préparé une fiction historique dans laquelle l'espoir parle un langage différent et revêt un autre visage que celui dont on reconnaît habituellement les traits triomphalistes dans nos livres d'histoire; c'est le visage d'Alex qui souhaite épargner à sa mère le choc de voir le mur de Berlin s'effondrer et écraser sous ses restes un idéal auquel elle croyait plus que tout; c'est le visage d'une mère qui croit que rien ne changera sans profiter d'abord à la société idéale qu'elle imagine et qu'elle souhaite voir se réaliser pour ses enfants. Ici, l'espoir ne s'exprime plus selon une rhétorique de la libéralisation des mœurs et du marché, mais par l'intermédiaire de deux figures délaissées de l'histoire : la figure d'une Allemagne en ruine et la figure d'une Allemagne idéale. Deux visages pour une même Histoire; un fils et une mère, une culpabilité et une utopie. C'est une Histoire sauvée de l'oubli; celle, complexe, qu'on néglige au profit d'une idée rassurante du progrès. En regardant **Good Bye, Lenin!**, jamais l'euphorie télévisuelle d'un peuple délivré et chevauchant, sous le flash des caméras, les restes du mur les poings brandis en signe de défis à un communisme moribond nous aura semblé si lointaine, si démesurée, si imagée.

Une Histoire naturelle de l'Allemagne

Un jour, le célèbre auteur malien Amadou Hampâté Bâ écrivit ceci : « En Afrique, un vieil-



À droite, le réalisateur, Wolfgang Becker, sur le tournage de **Good Bye, Lenin!**

Good Bye, Lenin!

lard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. » Dans le cas du film de Wolfgang Becker, cette poétique assertion prend soudainement tout son sens. En voulant éviter un choc pouvant lui être fatal, Alex tente de sauver une mère devenue figure de cette bibliothèque est-allemande que l'Histoire officielle, bousculée par d'innombrables scrupules, a évacuée et jetée au rebut. En évitant que la bibliothèque ne brûle, Alex transforme sa mère en une page repliée de l'Histoire. Il la met à l'arrêt, pause sur Histoire, et fige ainsi un monde dont elle devient soudainement l'image couleur. Dans la chambre maternelle se concentre ce monde. Un monde concentré, et non coincé, entre quatre murs. Cela n'étant pas sans rappeler la place qu'occupe dans l'imaginaire de l'Occident la cellule du collectionneur; ce lieu intentionnellement retiré du monde duquel, toutefois, émerge, par ses objets entassés, une histoire du monde, une histoire de l'Histoire. Comme le collectionneur qui n'existe plus que par sa collection, la mère d'Alex n'existe plus que par la mémoire de sa chambre. En fait, l'un n'existe plus sans l'autre. Une mère qui meurt, c'est également une mémoire qui brûle.

Dans cette cellule pour laquelle la mère survit, Alex y dépose et y emmagasine des objets qui, ruinés dans un monde qui ne les reconnaît plus, possèdent une puissante valeur émotive et symbolique dans l'esprit de celui qui consent à les lire comme les représentants d'un autre monde. L'objet en devient le mot; le rebut, une parole. Nous sommes témoins de ce dédoublement d'objet au moment où Alex se saisit d'un pot de cornichons dont la marque de commerce signifie, pour la mère, la réussite et, pour le fils, l'échec de l'idéal communiste. Selon le regard qu'on lui porte, l'objet demeure matière et substance, verre et mémoire. Le plus troublant sera de comprendre à quel point cet objet pour le moins banal comporte de la sorte un sens semblable à celui qu'acquiert le livre; le pot n'est peut-être qu'un contenant, son contenu ne se réduit pas à de simples cornichons comme le livre ne contient pas que de l'imprimé; la saveur y est beaucoup moins gustative qu'émotive. En cela, le pot dans la chambre, c'est la pièce dans le musée; c'est le livre dans la bibliothèque.

À ce titre, **Good Bye, Lenin!** se révèle une véritable Histoire naturelle de l'Allemagne contemporaine. Une Allemagne qui se reconnaît dans la collecte de ses restes, de ses déchets et de ses objets de rebut. Il ne s'agit



Chulpan Khamatova
et Daniel Brühl
dans **Good Bye, Lenin!**

pas, pour Wolfgang Becker, de se prêter à un exercice archéologique ne visant qu'à restituer et à glorifier un passé idéalisé ou à tracer l'image d'une Allemagne rétrograde. Laissons à l'Histoire officielle l'habituelle momification d'un passé statufié. Une Histoire naturelle ne cherche pas à communiquer le fil des événements comme une seule et unique entité téléologique, elle cherche plutôt, par la collecte d'objets et d'images de toutes sortes, à exposer les infinies variantes et les plus infimes complexités, dussent-elles nous apparaître à contretemps. Ainsi en va-t-il du pot de cornichons, de la Trabant et des vêtements qu'acquiert Alex dans son parcours par lequel émerge la mémoire présente de toute une communauté lourde d'un passé déchiré. Une Histoire naturelle permet aux événements d'alors et à ceux en cours de s'inscrire ensemble dans le tourbillon du temps comme les rides dessinent les épreuves de jadis à même le visage de l'actuel. **Good Bye, Lenin!** c'est le visage de l'Allemagne moderne; d'une Allemagne qui se regarde vieillir; d'une Allemagne qui s'en reconnaît soudainement une autre, la même.

Touchant. Grandiose. ■